



## Claude Ollier

La discrétion de Claude Ollier le fait souvent oublier : il ne se précipite pas dans les bras des médias. Mais l'oubli serait injuste et préjudiciable, entre autres, aux lecteurs : car c'est l'un des écrivains les plus intéressants d'aujourd'hui. Il a été longtemps un critique de cinéma de premier plan, puis il a édifié patiemment une œuvre considérable de romancier, dans la sphère du « nouveau roman », mais dans une tonalité qui n'appartient qu'à lui. Aujourd'hui, son propos apparaît plus clairement : peu à peu, des œuvres qui semblaient éparses se sont agrégées en un cycle de huit romans, qui forment l'ensemble intitulé « le Jeu d'enfant ». Il est bien difficile de détacher une pierre de cette construction impressionnante, mais personne ne devrait oublier « la mise en scène » (volume I), « le Maintien de l'ordre » (II) ou « Fuzzy Sets » (VIII). Plus récemment, Claude Ollier a publié, chez Flammarion, « Fables sous rêves », de superbes textes oniriques, et « Une histoire illisible », récit d'apprentissage, où la biographie est mise en question avec une virtuosité qui récompense le lecteur attentif (et qui ne se laisse pas « impressionner » par le titre). Chez le même éditeur, Claude Ollier annonce « les liens d'espace ».

# Damas entrevues

**N**OUS avons aperçu un chemin raviné escadant en lacets la montagne à gauche et nous nous sommes dit que, de là-haut, nous aurions une vue superbe sur la ville, de très haut, que ce serait remarquable en fin d'après-midi, déjà de longues ombres sur la grand-route témoignaient du déclin spectaculaire de la lumière.

Alors, nous avons quitté la route asphaltée — la route de Beyrouth, il y a quinze ans, avant la guerre là-bas, les affrontements organisés, entretenus, la grande précarité des murs et des rues — et grimpé sur ce chemin en forte pente entre trous et ornières, dans le dernier pli de l'Anti-Liban avant la plaine damascène, ce pli de terre bistre desséchée, de pierres brûlantes, c'était en août, un soldat harassé sous le soleil a fait du stop et nous l'avons hissé jusqu'au sommet, découvrant avec lui le poste de défense aérienne et ses canons, puis nous avons tourné la tête et aperçu la vastitude en bas, vers l'est, l'immensité de poussière rose dans le couchant.

Les murailles de la ville ancienne se distinguaient mal des faubourgs et d'une campagne totalement aride, d'un environnement aride plutôt, tellement « campagne » est déplacé, l'été, hors toute verdure, sous ce climat. A la touffeur humide de la côte s'était substituée, sans transition sensible, la chaleur sèche de ce versant-ci, et le panorama sans grand contraste encore que nous avions sous les yeux semblait représenter des lieux bien plus lointains et flous qu'ils n'étaient en réalité. Mais l'effet d'éloignement, comme de grand intervalle et

de report, était là, instituant cette vision estompée, insituable, fabuleuse dans le lent miroitement du soir, que dérangeait à peine une large étendue vert pâle sur le pourtour, qui devait être une oliveraie, et qui remémorait fortement, sous cet aspect, telle ville rose du Maghreb entrevue des collines lunaires au nord dans le plein été.

Mais nous étions au Levant, et c'était Damas là, dans l'impression mouvante de clarté, ses fumées charriées vers le sud, voilant les toits, les minarets, nous nous sommes avancés jusqu'au bord de la falaise pour observer les jeux de la lumière et les reflets brefs sur une tour, une mosquée, un palais ou une bâtisse quelconque étincelant, ici ou là, dans la banlieue, lieu banal, hors fable, hors bibliothèques et livres d'art.

Premier aperçu diffus, distant dans sa généralisation, puis soudain proche par un détail, l'œil accrochant par réflexion et miroitement — comme une carte à nos pieds, un plan animé faiblement, muet, troublé seulement par les bruits du fortin derrière nous, et de ses soldats en permanente alerte dans le soleil.

Une façon classique de voir les choses : la ville rose au Machreq perdant par quartiers entiers sa couleur diurne et se ramassant dans l'ombre, jusqu'à ce que toute la cité et ses abords, oliveraie, portes et remparts, vieilles murailles et tours, château fort, s'accordent enfin dans le gris sous la perte infime de touffeur.

Des déserts factices apparaissaient au nord, au sud : illusions d'optique en ce mois de l'année. Mais un désert vrai

à l'est, tout contre la ville, sur quatre cents miles jusqu'à l'Euphrate, que l'on atteindra plus tard, que l'on franchira, plongeant soudain sur les palmiers le soir et les bras du fleuve, où baignent les buffles, les yeux au ras de l'eau jaunée, la voiture couverte de poussière rouge s'arrêtant pile sur la rive droite de la Mésopotamie, passagers éberlués, incrédules.

Damas en avant-poste là, gardienne du désert, elle se dresse ainsi, le surveillant en marge, d'une plage proche, et contrôlant les accostages ; et Damas fortresse aussi, en contrechamp, édifiée contre les périls mal définis du sable, de l'erg, de la piste sur l'erg et de la caravane exotique, arabe ou persane, incertaine, égarée, cherchant la mer.

Nous avons descendu précautionneusement la montagne et le vallon frais du Barada, le fleuve grec de l'Or, jalonné de buvettes, nous a menés sans coup férir au centre de la ville. Et là, très tard déjà, passé le premier ahurissement à l'écoute inconditionnelle des avertisseurs actionnés sans vergogne, c'est une certaine netteté qui nous en a imposé, un ordre, une discipline sans obtention, comme naturelle, allant de soi — ce qui aurait pu aussi aller de soi, venant d'ailleurs que de Beyrouth et d'Istanbul même, où le laisser-aller l'emportait, négligence et confusion, mendicité lancinante des enfants que les parents « marquent » sur le trottoir et battent s'ils leur reviennent la main vide.

Ici, pas des mendiants, ni en ville moderne, ni dans les ruelles anciennes, ni sur la Via Recta, nocturne, où taxis et charrettes cahotent bien trop vite sur les

dalles romaines, et je me suis demandé, rapidement, sans insister, à quoi ressemblait cette ville saisie dans son entier à vol d'oiseau, réponse venue bien des années plus tard, décollant d'Amman, le virage sur l'aile en direction de la côte me laissant tout à coup sur le vide au dépourvu, à l'aplomb parfait d'une immense cité romaine assiégée de terre ocre pâle dans la lumière d'été, j'étais interloqué, et, le temps que l'appareil se rétablisse droit sur la montagne du Liban déjà, j'ai su que c'était Damas et le quadrillage surprenant des artères dans la lumière brûlante me renvoyant à ma question, je me retrouvai un moment marchant sur la rue droite, la nuit, en ce temps d'avant la guerre.

La géographie de l'approche et de l'accueil, le lendemain, fit place à l'histoire, par le biais de cette discipline commune, géologique, qu'est le déchiffrement des strates et des fouilles.

Abstraite est l'idée que la ville fut capitale des Araméens deux mille ans avant l'ère chrétienne ; concrète et troublante, celle qu'en creusant un peu sous la mosquée des Omeyyades, c'est la basilique de Saint-Jean-Baptiste que l'on mettrait au jour ; qu'en creusant encore, le temple païen de Jupiter le Damascain ; davantage encore, celui du dieu Hadad l'Araméen. Oserait-on creuser plus avant, à faire trembler sur ses colonnes la salle des prières et sur les murailles les compositions champêtres des mosaïques, et toute la ville de proche en proche, que mentionne le livre de la Genèse, et dont Maurice Barrès, me soufflait quelqu'un, écrivait que c'est « l'un des châteaux de l'âme » ?